

Il y a une magie du manuscrit. Une double magie. La plus connue est celle qui entoure les brouillons d'écrivains. C'est la joie de démêler les chemins imprévus qui ont mené à l'œuvre qu'on admire - la passion des généticiens. Mais la plus humble, la plus enivrante des magies est celle qui se dégage d'une rencontre avec des écrits d'inconnus. Les grands écrivains n'ont plus guère besoin de nous pour exister. Tandis que trouver des récits, lettres ou journaux d'anonymes, c'est ressusciter des vies qui ne tiennent plus qu'à un fil, ce fil de l'écriture, ténu, obstiné, si personnel, si émouvant. Ces écrits de vie ont besoin de nous. Parfois ils ont été conservés pieusement dans la famille, mais souvent ils ont été jetés. Parfois pourtant ils surnagent chez un antiquaire, dans une brocante ou un vide-grenier. A nous d'identifier, de transcrire, d'étayer par des recherches généalogiques et historiques, de redéplier cette vie enroulée dans l'écriture. C'est une situation ordinaire pour l'historien, à la recherche de « sources » pour documenter son objet de recherche. Mais ces écrits nous informent aussi sur leurs auteurs, sur le sens donné à leur vie et sur les vertus de l'écriture. Ce ne sont pas seulement des sources, mais des faits historiques. Nous voici devenus biographes et quasiment romanciers. Les « Français peints par eux-mêmes », ils sont là, dans ces « écrits du for privé ». Les archives et bibliothèques publiques en conservent un grand nombre. Je voudrais présenter ici rapidement ceux qu'on peut lire à Ambérieu-en-Bugey, dans un beau bâtiment du XIXe siècle, La Grenette, qui abrite la Médiathèque municipale, qui elle-même abrite le fonds d'inédits recueillis depuis 1992 par l'Association pour l'Autobiographie et le Patrimoine autobiographique (APA).

À l'origine (lointaine) de l'APA, la rencontre que j'ai faite en 1979 avec les manuscrits de Xavier-Édouard Lejeune (1845-1918), mon arrière-grand-père. J'étais déjà fasciné par les écritures autobiographiques ordinaires du XIXe siècle, sous leur forme imprimée. Conservées par la Bibliothèque nationale sous la cote Ln27, elles attendaient qu'on vienne les extraire de l'océan de textes biographiques au milieu desquels elles étaient perdues. Mû par l'esprit de collection, j'avais commencé à dresser des inventaires raisonnés par catégorie sociale : d'abord les commerçants et industriels, puis les instituteurs, tout allait bien, puis... les criminels, et là je me suis arrêté en chemin quand j'ai repéré, à partir des récits imprimés, l'existence d'énormes sources manuscrites : le fonds Lacassagne à la Bibliothèque de Lyon... Même surprise, quand j'explore les récits d'homosexuels, en tombant sur le fonds Georges Hérelle à la Bibliothèque de Troyes. Mais déjà pour les commerçants, j'avais été alerté par la découverte des *Etapes de la vie*, l'autobiographie de mon calicot d'arrière-grand-père, et par la masse de ses écrits d'autodidacte. Les récits de vie imprimés au XIXe siècle avaient chance d'être la partie la plus conventionnelle des écritures ordinaires. Plus hétéroclites, imprévisibles, parfois immenses, les corpus manuscrits déposés dans les bibliothèques ou archives publiques, largement méconnus, étaient néanmoins en sécurité. On pouvait prendre son temps. Depuis quelques années, d'ailleurs, de formidables instruments de recherches en ligne facilitent leur exploration : le Catalogue Collectif de France, pour les bibliothèques, la base de données des Ecrits du for privé, pour les archives. Mais qu'en était-il de ceux qui étaient conservés par les familles dans une relative indifférence, en train de se perdre au hasard des transmissions, ou trop jalousement gardés ? Là était l'urgence. Mon arrière-grand-père avait eu de la chance. A la fin des années 1980, j'ai commencé à lancer des appels à la radio ou dans la presse, alertant les détenteurs de récits, journaux ou correspondances sur l'intérêt de ces fonds familiaux du XIXe siècle. C'est de là qu'est née, par ricochet, l'APA. Un ricochet paradoxal. Je demandais clairement des textes du XIXe siècle, à consulter. Or j'ai reçu plusieurs lettres aberrantes me proposant, à lire et à conserver, des autobiographies ou journaux

du XXe siècle finissant : celles mêmes de mes correspondants. Ils s'excusaient : « C'est vrai, je l'avoue, je ne suis pas du XIXe siècle... ». Ils imploraient : « Mais lisez-moi, prenez-moi tout de même ! ». De là est née l'idée de créer des « archives contemporaines » : ne pas attendre que le temps ait fait son travail, sauver dès maintenant les textes qui demandaient à l'être. Créée en 1992, abritée dans la médiathèque de la petite ville d'Ambérieu-en-Bugey, l'APA a reçu en vingt ans plus de 3 000 dépôts, essentiellement des textes d'auteurs nés entre 1920 et 1950. Un dépôt pouvant consister en un tapuscrit, histoire ou épisode de vie, d'une centaine de pages, ou en un journal manuscrit sur une ou plusieurs dizaines de cahiers, ou, plus rarement, en une correspondance originale ou déjà « éditée ». Les textes (sauf réserve de lecture demandée par le déposant) sont lus et décrits par des groupes de lecture, leurs « échos de lecture », avec index, constituant le *Garde-mémoire*, catalogue papier ou en ligne (www.sitapa.org). À partir de là les chercheurs (historiens et sociologues pour l'essentiel) repèrent les « sources » qui les intéressent et viennent les consulter à Ambérieu. Le flirt, la vie amoureuse, les couples pendant la guerre de 14-18, l'anorexie, mai 1968 et bien d'autres sujets ont pu être ainsi « documentés » à partir du fonds APA.

Le paradoxe, c'est que le XIXe siècle, à l'origine de cette aventure, n'y occupe finalement qu'une place modeste, mais fascinante parce qu'imprévisible. Actuellement on compte à l'APA 117 dépôts de textes *écrits* avant 1914. Ce décompte n'inclut pas les textes autobiographiques écrits après 1914 mais portant sur la période antérieure. Répartition par sexe : à peu près égale (60 textes d'hommes, 48 de femmes, 9 mixtes). Répartition par genre : nette prédominance des journaux (64) sur les textes autobiographiques (29), les correspondances (18) et les formes mixtes (6). Ces chiffres ne sont que des indications, étant donné l'extension très variable des corpus (textes isolés plus ou moins étendus, présence de fonds familiaux contenant une masse d'écrits divers).

D'où les textes nous arrivent-ils ?

Il y a trois sources : l'érudition, la brocante, les greniers familiaux.

L'érudition : 22 dépôts sont des transcriptions de textes archivés dans d'autres institutions, soit seulement transcrits, soit transcrits et étudiés dans le cadre d'un travail universitaire. Marilyn Himmesoëte a déposé sa transcription de *Mes Soliloques* du comte d'Antraigues (APA 1374, l'original est à la BNF) et le romantique journal de Zélie Bully (APA 1632, original à la BHVP). Louis Vannieuwenborg a transcrit trois cahiers inédits du journal d'Amiel (Bibliothèque de Genève), qui complètent l'édition en douze volumes. Pendant de longues années, Gisèle Tellier a écumé la BHVP et déposé des fragments de transcription de journaux de la vie quotidienne. J'ai transcrit et déposé l'autobiographie et le journal spirituel d'un jésuite de la fin du dix-huitième siècle, Joseph d'Homme (APA 3319, original à la Médiathèque d'Orléans) et le journal sentimental d'un jeune commis lyonnais des années 1800 (APA 2648, original aux Archives municipales de Lyon). Etc. Ces transcriptions donnent accès facile et nouvelle vie à des textes qui pourront servir de base à des études. J'ai transcrit d'Homme, mais sans plus : pour les amateurs de mystique et de psychopathologie, la voie est libre pour une thèse !

La brocante : 13 dépôts. Le chiffre semble modeste, mais les aventures sont impressionnantes et font frémir. Ce sont les rescapés d'un grand naufrage. Je vais y revenir : à plus ou moins long terme, si elles n'ont pas été recueillies par une institution, la grande majorité des archives familiales est vouée à la disparition – même celles qui, à un moment donné, ont été le plus affectueusement conservées. Certes, au premier décès, on préserve les écrits personnels, même si, croyant bien faire, on a déjà tendance à brûler les correspondances (qui cela peut-il intéresser ?) et les journaux (gênants). Les

textes ostensiblement préparés par leur auteur ou par un héritier en vue d'une conservation (présentation soignée, style livre, titres, préface, archives étiquetées, inventaires) ont chance de survivre aux décès de la génération suivante. Mais à la troisième génération, tout se gâte, on ne sait plus bien qui est qui, les archives ont pu être partagées, plus de maison de famille avec un bon grenier, les vidages d'appartement se font dans la douleur et la hâte : les chances de survie diminuent nettement. Aujourd'hui, quatre générations nous éloignent du XIXe siècle, tout n'est pas perdu, certes, mais à marée basse, sur la plage des brocantes, on trouve les épaves du grand naufrage. Ce n'est pas la valeur du texte, mais l'aspect de l'objet, sa date, la reliure, l'aspect de l'écriture, qui fixent le prix, de toute façon dérisoire, auquel on l'achète. Certains membres de l'APA fréquentant assidument les brocantes de leur ville, nous avons envisagé de les fédérer en un groupe « Greniers » pour développer la collecte. Pour ma part, je suis à l'origine de six des treize dépôts. Je fréquente peu brocantes et antiquaires, mais on sait autour de moi combien je m'y intéresse et on pense à moi quand l'occasion se présente. J'ai mes rabatteurs. Je transcris toujours avant de déposer à l'APA. La transcription crée des liens intimes avec les textes et leurs auteurs : on les met au monde une seconde fois. On frémit à l'idée du désastre auquel ils ont échappé. En voici deux exemples.

Paul Jamin (1853-1903) a tenu de 1867 à 1874 un journal intime plein de vivacité et de talent, axé sur son initiation amoureuse (il flirte avec les jeunes filles de son milieu et lutine un peu les bonnes) et le choix d'une carrière (son père, physicien, le voue à Polytechnique, il échoue et se tourne vers les Beaux-Arts, il deviendra peintre de la préhistoire). Les deux premières années de son journal sont perdues, le reste est un vrai délice, et j'ai pensé à l'éditer. Il a eu plusieurs enfants, dont un fils, lui sans enfant, mort à Paris dans les années 1950 dans un appartement en location, vidé à la hâte par des neveux qui ont laissé au beau milieu un grand tas de papiers à jeter, où les locataires suivants, triant, ont retrouvé les épaves de ce journal, qu'ils ont conservées jusqu'à ce que, au début des années 1990, par une de mes anciennes étudiantes, leur amie, ils entendent parler de l'APA et me contactent.

Alice de la Ruelle (1866-1932), femme d'officier, traîne sa mélancolie de garnison en garnison et se console en distillant son amertume dans un journal qui a dû s'étendre sur de longues années, mais dont seuls restent deux jolis volumes à serrure (*Journal intime 1899-1901* et *Journal de ma vie intérieure 1909-1911*), trouvés un jour par un ébéniste dans le tiroir secret d'un meuble qu'il avait acheté, puis transmis par lui à sa fille qui, cinquante ans après la trouvaille de son père, eut vent de l'existence de l'APA par une amie qui me transmet le précieux dépôt. Le cœur se fend en lisant le post-scriptum du second volume, « Quand je serai morte. Pour ceux qui hériteront de mes manuscrits » :

Ceci est l'envers de ma vie : ce que j'ai cru devoir en cacher aux autres, pour ne pas leur rendre le mal qu'ils m'ont fait, involontairement sans doute.

C'est leur secret plus encore que le mien. Par égards pour eux, il y a des choses qu'il faut taire, des souffrances qu'il faut cacher. S'ils ne m'avaient fait que du mal, je me serais peut-être cru le droit de m'en venger, mais comme ils m'ont fait du mal et du bien, ma reconnaissance fait taire mes rancunes. Pourtant il y a des jours où cette source de larmes qui monte dans notre cœur nous étoufferait si nous ne lui permettions jamais de sourdre au dehors. J'en ai laissé couler dans ces pages le flot amer, mais je ne veux pas que personne en soit éclaboussé, et je prie ceux qui pourront lire ces pages quand je ne serai plus là pour en défendre le secret d'en respecter le caractère *intime et confidentiel*.

J'ai évoqué dans le précédent numéro du *Magasin* l'histoire du journal d'Emilie Serpin (18-xx-189x), dont j'ai racheté les seize cahiers pour 100 € à un amateur qui voulait s'en débarrasser, et celle, fort différente, du journal de Marie-Louise Duvernoy, que j'ai acheté à un antiquaire et rendu à sa famille, que j'ai facilement retrouvée, et qui ignorait jusqu'à l'existence de ce volume !

J'arrête cette série de « romans d'archives » pour passer à la troisième source : les familles elles-mêmes : c'est d'elles que viennent tout le reste de ce corpus, soit 82 textes.